

Le Monde

23 juillet 2021 – Par Rosita Boisseau (envoyée spéciale Avignon)

A Avignon, le tourbillon existentiel du metteur en scène et chorégraphe Marcos Morau

Dans « Sonoma », l'artiste espagnol entraîne dix danseuses-chanteuses dans une ronde teintée de surréalisme.



Sept des dix danseuses-chanteuses du spectacle de Marcos Morau « Sonoma », dans la Cour d'honneur du Palais des papes, au Festival d'Avignon 2021. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Une lourde croix est couchée sur le plateau de la Cour d'honneur du Palais des papes. Elle est enroulée de cordes devant les murailles écrasantes d'un haut lieu de la chrétienté. La religion, l'une des obsessions du metteur en scène et chorégraphe Marcos Morau, est surexposée dès le début du spectacle *Sonoma*, interprété par dix danseuses-chanteuses. Crucifixion terminée ou à venir ? La mise à mort est derrière nous, dans une précédente pièce de l'artiste espagnol intitulée *Le Surréalisme au service de la révolution* (2016) : une femme y était portée en croix. Elle en est descendue dans *Sonoma*, qui dégage à grands cris et roulements de tambour un nouveau chapitre insurrectionnel au féminin.

Avec cette œuvre impressionnante, visuellement et musicalement remarquable, qui a fait se lever une majeure partie des 1 947 spectateurs de la Cour d'honneur, mercredi 21 juillet, Marcos Morau, 39 ans, tisse une étoffe somptueuse, nouant serré quelques-unes des mythologies espagnoles qui innervent son travail depuis la création de sa compagnie, La Veronal, en 2005. Le poids du catholicisme, de la culture et du passé, le folklore, l'irrationnel se lovent dans les plis de cette fresque polyphonique.

Dans un nouveau rapprochement avec le cinéaste Luis Buñuel (1900-1983), Marcos Morau s'est immergé dans les fêtes et les rassemblements de grosses caisses qui se déroulent pendant la semaine sainte, à Calanda, ville de Buñuel. Il a exploré, avec sa troupe, les danses et musiques traditionnelles, dont la jota aragonaise et la *danza de los zancos* (« danse des échasses ») d'Anguiano, dans la région de la Rioja. Ces sources d'inspiration entremêlées, où l'on retrouve aussi Debussy, Wagner et de l'électro, composent un tapis de sons et de chants, cloches et castagnettes s'entrechoquant, sur lequel les interprètes décollent.

Le défi spatial que représente une mise en scène pour la Cour d'honneur est ici légèrement biaisé par le chorégraphe. *Sonoma* n'a pas été spécialement imaginé pour ce plateau démesuré de 550 mètres carrés, mais conçu pour tourner dans les théâtres de tous gabarits. Des écrans blancs très cinématographiques réverbèrent les évolutions des danseuses et cernent l'espace. Au centre, une aire de jeu grise resserre encore l'action. Les remparts du Palais sont parfois intégrés dans le propos à coups rapides de projecteurs, signes visibles d'un cerveau féminin illuminé, ou pris d'assaut par un réseau de longues cordes. Ces effets, épatants et efficaces, trop ponctuels, font néanmoins résonner le lieu et les thèmes convoqués.

Écriture de la cassure

Le cœur battant de *Sonoma* est le groupe soulevé par la danse. Son pouls ne faiblit pas. Si un brin de langueur parfois l'affecte, c'est pour mieux repartir au triple galop sur les percussions profondes et massives, les mélodées qui déferlent sans cesse sur le plateau. Dès la première apparition des dix femmes, costumées à l'identique comme des poupées traditionnelles montées sur roulements à billes, l'énergie étincelle. Elle file vite, soufflée par les larges jupons-corolles qui appellent au tourbillon. Elle draine des tableaux d'ensemble brillants, ballets de formes en noir et blanc sans cesse réinventées au point de basculer dans le jeu optique.

Rassemblées en grappes, chenilles, guirlandes, véritable organisme vivant, les interprètes articulent une partition cinglante de mouvements rapides du buste, des bras, de la tête. Marionnettes, elles chutent sec et s'arc-boutent, aiguisant cette écriture de la cassure, du spasme, de la saccade qui est celle de Marcos Morau. Les rythmes déchiquettent les corps ; les unissons se fragmentent ; les lumières sombrent. La sorcière n'est pas loin de ces figures féminines tordues qui se régénèrent en jeunes adolescentes virginales pour mieux taper l'appel du soulèvement.

Marcos Morau orchestre une cérémonie de possession qui revisite intensément le passé pour faire trembler le présent

Les bribes de narration disséminées ici et là se réfugient bien sûr sous l'aile de Luis Buñuel et du surréalisme. La récitation des Béatitudes dérape joyeusement vers une célébration plus païenne de la vie. Des apparitions de personnages aux grosses têtes de marionnettes sèment le trouble : deux femmes âgées, jumelles, sont vite enfermées dans un coffre. Place à la jeunesse et à l'oubli. Une des interprètes est exclue. L'illogisme et l'irrationnel ont le dos large, mais une légère carence de sens et d'enjeu finit par éroder les tableaux les plus sophistiqués.

Pour son deuxième passage à Avignon, où il avait présenté en 2019 *Oskara*, spectacle palpitant enraciné dans le folklore basque interprété par la troupe Kukai Dantza, Marcos Morau, qui a reçu le Prix national de la danse d'Espagne en 2013, orchestre une cérémonie de possession qui revisite intensément le passé pour faire trembler le présent. Moins inquiétante que certaines de ses pièces précédentes, *Sonoma* exalte la tension présente dans son œuvre. Entre la glace et le feu, la rigidité et la sauvagerie, la bande de filles déchaînées a levé la tempête.